

1. La maison bleu ciel de Santa Fe

Et pourtant, il y avait eu ce matin où tout devint grisâtre, où quelque chose dérailla pour toujours, où la maison bleu ciel de Santa Fe perdit son éclat de couleurs, ses rires, sa cadence harmonieuse, comme le son de la petite chanson qu'elles aimaient chanter dans le patio à l'ombre de la vigne. Les petites filles s'en allèrent. Jamais plus on ne se reverrait. On ne le savait pas encore, mais comment aurait-on pu le deviner ?

C'était à la mi-septembre 1974, un an après le coup d'État. Un an de bonheur paisible, intense, en dépit des grandes douleurs, la disparition de Bauchi, la mort des amis. Oui, ce jour-là, un printemps froid, un matin glacé, je le sais, parce que je les vois encore, toutes les deux, mes petites filles, je leur avais mis ces manteaux en grosse laine naturelle, les petites mains rondes transparentes, je les serrais très fort, je les frappais même, et il n'y avait rien à faire, elles refroidissaient minute après minute. Elles tremblaient, moi aussi. C'était la *despedida*, l'adieu, qui sait quand on se retrouverait, et où.

Dans la cour, elles voulurent dire au revoir au Pillán, leur chien berger, et pendant qu'elles le caressaient, lui parlaient cette langue que seuls les enfants et les animaux comprennent, on se prit par la main, on leva les yeux au ciel, un ciel bleu obscur, encore plus noir parce que la neige éclatante de la *cordillera* l'assombrissait. Un fort bourdonnement d'abeilles nous ramena à la réalité. On ne pouvait pas s'attarder, les camarades attendaient. Le départ des petites filles n'était

pas simple, une longue préparation de détails le précédait, il fallait leur éviter le danger, il fallait être sérieux, précis, ce n'était pas encore l'instant de pleurer ni de s'attrister. Mais elles, elles, impossible de les tromper, elles voyaient l'émotion retenue dans ton visage, la maladresse de mes actes, l'abandon de mon visage. On avait beau se dire que c'était raisonnable, qu'on n'avait pas le choix, et que celui-là était le meilleur, l'arrachement était là.

Je dois revenir à cette journée, la veille du départ, je ne suis pas sûre de pouvoir, mais je voudrais l'illuminer, rester là, immobile pour ne pas secouer les lignes qui se dessinent d'abord ténues, et puis d'un trait plus foncé. Ne pas bouger, laisser les images, les cadences, les sons venir, transpercer les murs, ici, pour ainsi vous retrouver, mes petites filles, ce soir de la veille du départ.

Les petites filles préparent, joyeuses, dans un jeu, la table ronde où on va tous les quatre vivre la cérémonie de la *despedida*. Une nappe à carreaux rouges et blancs, sucrières et autres caprices, qu'elles décoorent de pensées violettes et de petits œillets blancs. Elles se sont déguisées en princesses, les tulles où le Pillán se roule traînent dans les couloirs et sur la terrasse en carrelage noir, elles dansent sur leur disque de chansons préféré. L'une si différente de l'autre, et si semblables, si profondément liées, que nous restons en dehors de leur monde mystérieux. Ce soir, tu leur raconteras la dernière histoire, avant de s'endormir. On ne savait pas, non, on ne pouvait pas le savoir, que c'était la dernière histoire que tu créais pour elles, tes petites filles. La dernière fois. On t'écoula dans un silence recueilli. Assises de chaque côté de ton siège, l'une te caressant une main, l'autre t'embrassant de ses yeux d'amande. Elles buvaient les sons apaisés, les remontées, les silences entre chaque mot, tu leur montrais, tu leur dévoilais les trésors enfouis de leur histoire. Il y avait un jour, un pays qu'on nommait Chili, et dans ce pays une ville

qu'on appelait Santiago, et dans cette grande ville, une petite maison bleu ciel où vivaient deux petites filles... Une nuit les méchants s'emparèrent du pays, menacèrent les enfants et leurs parents, alors... Oui, ma jolie, tu t'appelles Javiera E., mais maintenant tu es aussi Javiera Linda, Javiera Sibelle : ton vrai nom on ne peut pas le dire à voix haute ici, parce que les militaires suivent *el papa* Lindo, et qu'alors... Et toi, ma jolie, tu t'appelles Camila P... mais tu es aussi Camila Linda, Sibelle... Les militaires et les riches veulent nous arrêter, c'est pour cela qu'on a changé les noms, comme ça personne ne saura où nous trouver... Demain vous partirez, toutes les deux, toujours ensemble en vous aidant l'une l'autre... Nous? Eh bien, la Catita et *el papa* Lindo resteront à la maison, encore un certain temps, ils ont du travail à faire pour qu'un jour plus personne ne puisse empêcher les enfants de sourire... mais quand le bébé arrivera, bientôt alors, on ira là-bas vous rejoindre, à l'île des palmiers et des longues plages... comme celle-ci, regardez cette image : les cocotiers, les lauriers fuchsia, la mer bleutée et tiède, le sable blanc et suave. Là-bas, les petites filles iront à l'école, les enfants sont les rois et les princesses de l'île, personne n'ose les déranger. C'est là-bas que vous nous attendrez... Demain, le voyage ne fait que commencer, demain les petites filles partiront avec la Abuela et ses petits-enfants, vos amis, dans une grande maison où il y a une piscine, la Maison d'Italie, là elles passeront quelques jours, puis elles prendront un avion jusqu'à la plage. La tante Grete les attend...

Tu baissas les yeux, un instant, et tu ne repris qu'avec effort... ce rire qui coulait chaque jour entre vous.

Les dimanches de notre vie, ensemble, les horaires de la semaine oubliés, tout est permis. La fête commençait dès le matin : tu prépares les sandwiches favoris, Camila presse le jus d'orange dans la vieille machine, Javiera décore les deux plateaux avec des marguerites, la Catita les emporte jusqu'à la

chambre. Ils aiment traîner sur le grand lit bleu roi, somnoler des heures, feuilleter des bandes dessinées. L'après-midi, les petites filles s'installent là, toi entre elles deux, à regarder la télé : les films de Laurel et Hardy, les aventures de Lassie, *La Panthère rose* et une histoire de cow-boys. Le soir, on a droit au repas favori, à l'éparpillement des miettes du gâteau, à la langue vorace du Pillán. Lui aussi, le chien a appris à reconnaître les dimanches à la levée des interdits : il peut s'endormir sur le tapis de laine écru, se rouler à son goût sur le lit, fuir les caresses des filles et courir entre les sacs de toile grenat pleins d'armes et les piles de bouquins par terre.

Oui, tu t'amusais avec les filles à me taquiner, rien n'éveillait autant leur joie que la dernière plaisanterie pour me faire enrager.

— La Catita n'a pas d'humour.

Ils rient, complices, secrets et enfantins.

— Laisse, arrête de bouger, quelle importance le désordre, on rangera demain.

— Viens, viens ici avec nous, *Zorro* commence.

— Qu'est-ce qu'il t'a fait le Pillán, ce n'est qu'un chien, il aime passer sa langue sur les assiettes.

— Tu ne vas pas t'en prendre au chien, il est tout petit, ce n'est pas de sa faute. C'est une des filles qui lui a ouvert la porte.

— Ati, tu n'aimes pas jouer avec nous ?

Je ne me souviens que de la joie reluisante des murs, la nuit de la *despedida* où tu restas en silence, un instant les yeux ailleurs et puis tu les fixas sur chacune des petites filles : ce voyage et l'île qui vous attend, est-ce que vous en êtes contentes ?

L'une riait, ravie d'imaginer des troupes d'enfants et une maîtresse, elle battait des mains en courant autour de la table.

L'autre la suivait du regard, elle ne bougeait pas, j'ai cru que j'allais tomber dans l'immensité de son regard clair, ses yeux en amande qui s'ouvraient, encore et encore sur moi, un précipice, tellement de questions. Elle sourit, enfin.

Et le jour du départ, assise sur mes genoux, bien serrée entre mes bras, ma petite, tu demandas pourquoi on ne partait pas tous ensemble... Elle voulait toutes ces promesses de bonheur dans l'île des enfants, mais elle désirait avec elle, auprès d'elle, ses parents.

Je me souviens de la tristesse qui nous écrasait.

Je me souviens... et à quoi ça sert? Qui peut être concerné par cette histoire, par ce moment où des petites filles s'éloignaient pour toujours?

Sauf que ce matin où il faisait froid personne n'aurait refusé d'accompagner les enfants jusqu'à cette place isolée où Jaime les attendait.

Et ce matin, midi déjà, la voiture bondée, personne ne parla. Quelqu'un chanta, les autres se tenaient par la main. De route en avenue, de ruelle en rue... la place était vide, pas un seul arbre, pas un oiseau, pas un chien. Jaime était là, au volant d'une vieille 2 cv. Il ouvrit les portières, les enfants se serrèrent à l'arrière. Je vois l'une des petites filles, à peine un sourire sur ses belles lèvres. Elle sait, ma petite, qu'on se sépare. Elle suit nos mouvements avec ses yeux clairs, et puis... non, je n'y arriverai jamais. Je vois la tendresse de la Abuela, ses bras enveloppent l'autre de mes filles, elle la protège déjà, elle veut sûrement me montrer qu'elles ne seront pas seules. L'une sourit, plus décidée maintenant, l'autre lève sa main, adieu. Je vois les petits ours, la peau si douce de vos mains.

Puis, Jaime démarre; quelque part à Santiago il rencontrera le jeune curé qui les emmènera jusqu'à la grille vert olive de l'ambassade d'Italie.

L'ambassade, le refuge et ses murailles, loin de nous et si présente. Combien de fois depuis ce jour je me suis approchée

de ce lieu, pourtant soumis à une étroite vigilance, comme une intruse, et quand même tellement au-dedans de ce parc vert que je pouvais les imaginer, les petites filles, l'espoir de les apercevoir ne m'abandonnant pas. Si au moins un soir j'avais pu te dire : je les ai vues, elles portaient les pantalons rouges, les pulls blancs, elles riaient, elles semblaient contentes, mais non, je ne les ai pas aperçues entre le 14 septembre, jour de leur départ, et le 5 octobre. Heureusement, tu n'as pas su combien la vie fut sordide dans ce lieu où la Abuela dut les protéger avec ses griffes, si terrifiants étaient devenus l'entassement des réfugiés et les bagarres pour la nourriture ou pour un lit. Quelqu'un, un camarade qui te respectait, leur donna une chambre ; la Abuela garda là ses enfants, armée d'un couteau, et... oui, le lendemain du 5 octobre, l'une partit. L'autre resta là, seule, toute seule, ma petite. Jamais on n'aurait pu faire plus mal.

Et pourtant, on ne pouvait pas faire autrement, on prévoyait la nouvelle vague de répression, les échos d'enfants d'otages, torturés devant leurs mères, résonnaient à Santiago et à Santa Fe. Le risque devenait danger. On ne pouvait plus l'ignorer. Et tu disais, pour nous consoler : elles ont cinq ans, c'est l'âge où la vie sociale devient plus importante que la famille. Tant qu'elles seront ensemble, on ne s'éloignera pas d'elles. Rien ne devra les séparer, ensemble elles résisteront comme si le hasard leur avait donné une vie normale. L'amour entre elles nous remplacera. Là-bas elles se mêleront aux jeux des enfants, personne ne demandera d'où elles viennent, si ce n'est pour les aimer encore plus. Et nous, oui, nous, on ira les voir.

Plus jamais.

Le 5 octobre elles se trouvaient, les petites filles, loin du danger. Si loin de la maison bleu ciel de Santa Fe.

Elles sauront un jour que c'était plus fort que nous. On se retrouvera, mes petites filles, qui sait, demain ou après-demain, l'année qui vient ou celle qui suit. Maintenant je repars, je dois d'abord reconstituer le parcours, qui les amena, eux, jusqu'à nous.

Et peut-être en suivant les traces, les empreintes des petites filles, j'y arriverai.

Mais je ne saurai jamais si c'était un lundi, un vendredi, ou un dimanche, je ne m'en souviendrai jamais : quel jour de la semaine était-ce, le matin du départ des petites filles de la maison bleu ciel de Santa Fe ?

Comment veux-tu que je m'en souviennne, le bruit de l'absence des petites filles m'assourdissait jusqu'à perdre toute sensibilité aux heures, aux couleurs, aux mouvements de nos journées ?

Depuis, elle ne vit jamais quel jour la prenait à chaque lever, jusqu'à ce samedi, oui, cela, elle l'apprit, c'était un samedi, le 5 octobre 1974.

*

Parfois Camila et Javiera allaient chez la Abuela. Tonio les emmenait, le samedi après-midi, retrouver leurs amis, petits-enfants de celle-ci. Elles aimaient les jeux de ballon, les concours de dessins et surtout les gâteries de cette grand-mère adoptive et tant adorée.

La Abuela : les traits fermes et réguliers de son visage contrastent avec ses mèches blanches, des cheveux courts, raides, la peau tannée. Seuls les plis rugueux autour des yeux noirs avouent les cinquante ans d'une femme modeste.

L'odeur du pain au four des dimanches... Et aussi la saveur de la dernière tarte aux pommes qu'elle prépara. La Abuela,